

## Les trois rivières

*H. POURRAT, Trésor des contes, IX, 237-245.*

Il y avait une fois une femme. Elle avait vu mourir son homme mais bien pousser ses trois garçons. La maison pourtant n'était pas grosse, et la terre n'était pas grasse - on aurait trouvé plus de pierres sur le lopin que de croûtons dans le tiroir.

Un jour est arrivé qu'il n'y a plus eu de croûtons du tout. L'aîné est venu à la mère et lui a dit:

« Mère, me faut aller à maître.

- Va à maître, mon aîné, puisque tant tu veux y aller. Que le bon Dieu fasse seulement que tu tombes sur un bon. »

Il prend son chemin droit devant soi. Sur ce chemin, devant le Bois Céleste, a rencontré trois hommes.

« Salut, petit, qui portes feuille au chapeau. Où vas-tu de ce pas?

- Hommes, je vais à maître.

- Veux-tu de nous pour tes maîtres, petit?

- Si la paye est bonne, je veux bien.

- La paye sera comme tu le voudras. Eh bien, donc, voici une lettre. Tu la porteras à une demoiselle, à trouver là-bas, droit devant, sous un grand romarin qui fleurit blanc et bleu. Tu as trois rivières à passer, la première qui est d'eau, la deuxième qui est de vin, la troisième qui est de sang.

- Mes maîtres, je les passerai. » Il part de son pied leste, il part.

Il arrive à la rivière d'eau, il la passe.

Il arrive à la rivière de vin. Jetant la lettre, il s'en retourne. Au bois Céleste l'attendaient les trois hommes.

« Eh bien, petit, la commission que nous t'avons donnée à faire, l'as-tu faite? »

- Hé, oui, mes maîtres.

- Eh bien donc, maintenant, pour paye, que veux-tu? Or et argent, ou la grâce de Dieu?

- Ha, la grâce de Dieu ne m'avancerait pas beaucoup. De la grâce de Dieu que ferais-je? Or et argent, voilà ce que je veux.

- Eh bien, petit, or et argent tu auras. »

Marchant sur la verdure, ils l'ont mené à leur maison. Ils lui ont ouvert une chambrette où les monnaies luisaient comme la lune et le soleil. « Tiens, de l'argent, de l'or en abondance. Prends-en donc tant que ton âme soit contente...

Il en a pris à plier sous la charge; plein ses poches, plein ses brayes à ne plus pouvoir mettre un pas devant l'autre.

« Merci mes maîtres. A vous revoir. »

Cahin-caha au pays s'en retourne. En passant cependant, il a salué sa mère.

« Salut, salut, ma mère, le bonjour vous soit donné. Voyez, voyez, j'ai fait fortune. Je vais sur les côtes, là où les bons vins sont, me faire bâtir château. Tenez, c'est deux écus pour vous et pour vos peines. »

Deux écus blancs a posé sur la table où on mange. A sa bonne femme de mère un petit salut il a fait. Après quoi on ne l'a plus revu à la maison.

Trois semaines la mère, les deux garçons ont vécu sur ces deux écus. Puis le pain de nouveau a manqué. Le cadet est venu devant la mère, une feuille au chapeau.

« Mère, moi aussi, je veux aller à maître.

- Va à maître, cadet, puisque tant tu veux y aller. Le bon Dieu fasse seulement que tu tombes sur un bon. »

Où le vent le poussait, droit devant il est allé. Et lui aussi sur son chemin a rencontré les trois mêmes hommes. « Salut, petit; où t'en vas-tu ainsi?

- Hommes, je vais à maître.

- Veux-tu de nous pour tes maîtres, petit?

- Pourquoi pas, si la paye est bonne?

- Nous te contenterons, petit. Eh bien, donc, voici une lettre. Tu la porteras à une demoiselle à trouver là-bas droit devant, sous un grand romarin qui fleurit blanc et bleu. Tu as trois rivières à passer, la première qui est d'eau, la deuxième qui est de vin, la troisième qui est de sang.

- Maîtres, ces rivières, je les passerai. » Il part, il va devant soi.

A la première rivière il arrive, rivière d'eau; et il la passe.

A la deuxième rivière, il arrive en suivant, rivière de vin; et il la passe aussi. A la troisième rivière, rivière de sang, il s'arrête; il jette la lettre et s'en retourne.

Sur le chemin du retour il trouve les trois hommes. « Salut, mes maîtres.

- Salut, petit. La commission que nous t'avons donnée à faire, l'as-tu faite?

- Oui, maîtres, je l'ai faite.

- Et maintenant que veux-tu pour ta paye? Or et argent, ou la grâce de Dieu.

- De la grâce de Dieu, que voulez-vous que je fasse? Mieux vaut bel or et bel argent.

- Or et argent tu auras donc, petit. »

Ils l'ont fait suivre à leur maison, marchant par l'herbette du bois. Ils lui ont ouvert une chambrette, où l'or, l'argent faisaient clarté comme la lune et le soleil.

« Tiens, de l'argent, de l'or en abondance. Prends-en donc tant que ton âme soit contente. »

Il en a pris autant qu'il a voulu. Et lui aussi il en voulait plein ses poches, plein sa besace. Puis, tout alourdi de richesse, il est retourné au pays.

« Salut, salut, ma mère, que le bonjour vous soit donné.

Venez voir ce que m'ont remis mes maîtres. Me voilà riche, maintenant. Sur ces côtes où sont les bonnes vignes, moi aussi, je vais faire lever château. Pour vous remercier de vous et de vos peines, mère, je vous laisse quatre écus. »

Quatre écus a posés sur la table où l'on mange. Puis saluant sa mère, son beau château est allé faire. On ne l'a plus revu au logis.

Trois mois durant, la mère et son plus jeune ont vécu sur ces quatre écus. Puis de nouveau, le pain a manqué.

Le plus jeune est venu devant elle, une feuille verte à son chapeau.

« Mère, moi aussi, me faut aller à maître.

- Hé, mon plus jeune, tu es trop jeune encore.

- Mère, je ne vaudrais guère si je n'y allais pas.

- Hé bien, va mon plus jeune, puisque tant tu veux y aller.

Plaise au bon Dieu de paradis de te faire tomber sur un bon. ,.

Il est parti droit devant soi par le bout de la pâture. Sur le chemin, devant le Bois Céleste, a rencontré les trois mêmes hommes.

Il les a salués. Ils lui ont rendu son salut, lui demandant où il allait.

« Nous n'avons plus de pain chez nous. Pour que ma mère en ait, je vais à maître.

- Puisque tu vas à maître, viens à nous, si tu veux tes maîtres nous serons.

- Mes maîtres, je le veux. Que me faudra-t-il faire? - Tiens, voici une lettre. Va devant toi, petit, tu auras trois rivières à passer, la première est d'eau, la deuxième de vin, la troisième de sang. Après cela sous un beau romarin qui fleurit blanc, qui fleurit bleu, tu trouveras une demoiselle : la lettre tu lui remettras.

- Mes maîtres, ce que vous m'avez dit de faire, je le ferai.» Il est allé. La première rivière, rivière d'eau, il l'a passée.

Et il a continué d'aller sans se demander s'il était las. La deuxième rivière, rivière de vin, il l'a passée aussi. Il allait, il allait toujours, sans rien vouloir savoir de ses peines. La troisième rivière, rivière de sang, il l'a passée encore.

Tout de suite après, sous un beau romarin, fleuri en blanc et bleu, il a vu la demoiselle.

C'était la Sainte Vierge.

Dès qu'il l'a vue, il l'a saluée. Dès qu'il a été devant elle, il lui a remis la lettre.

La Sainte Vierge l'a remercié. Il tombait de fatigue. Elle l'a pris dans son giron, sur ses genoux l'a tenu, l'a peigné d'un peigne d'argent, l'a épouillé, puis l'a bercé. Et lui, il a pris somme, il s'est mis à dormir.

Trois jours il a dormi.

Quand il s'est éveillé: « Ha, que j'ai bien dormi. Je me croyais en paradis. »

Puis, il a pensé à ses maîtres.

« Mon Dieu, mon Dieu, trois jours et trois nuits j'ai dormi.

Comme ils vont se fâcher. Comme ils vont me tancer.

- Pauvret, n'aie peur. Ils ne te diront rien. »

Sur le chemin les a appelés, au Bois Céleste les a trouvés. « Petit, sois le bien revenu. Ce que nous t'avions dit de faire, l'as-tu fait?

- Oui, je l'ai fait, mes maîtres.

- Et maintenant que veux-tu pour ta paye? Argent et or ou la grâce de Dieu ?

- Que me font tant l'argent et l'or? C'est la grâce de Dieu que je demande.

*- Eh bien, petit, où tu iras*

*La grâce de Dieu te suivra.*

Il remercia et retourna chez sa mère ...

« Salut, mère, salut; le bonjour vous soit donné.

- Et à toi, mon plus jeune.

- Mère, j'ai faim, je voudrais bien manger.

- Mon pauvre agneau, le sais-tu pas? Il n'y a plus de pain chez nous.

- Mère, si vous regardiez bien dans le tiroir de la table ?

Par la grâce de Dieu, peut-être en trouverez-vous? »

Elle tire le tiroir; elle trouve deux miches. Elle pose ces miches sur la table, elle voit à côté beurre et lard.

« Mère, c'est que j'ai bien soif, aussi.

- Mon pauvre agneau, le sais-tu pas? Il n'y a plus goutte de vin chez nous.

- Mère, regardez à la barrique, par la grâce de Dieu, peut-être y en aura-t-il? »

Elle va voir à la barrique, toque du doigt, la trouve pleine de vin.

« Mère, maintenant, c'est que j'aurais grand besoin d'avoir grègues et casaque.

- Pauvre petit, le sais-tu pas? A la maison il n'y a plus ni sou ni maille.

- Mère, regardez dans la bourse. » La bourse était pleine d'argent.

Ainsi de tout, de tout, les œufs dans le poêlon le sel dans la salière, le bois dans le bûcher, le blé dans le grenier, l'ânesse au râtelier. Et les voilà tout aises. Ne manquant plus de rien. N'ayant même plus peur de manquer, par la grâce de Dieu.

« Mère, tous les pauvres qui passeront, retirez-les chez nous, faites-les manger et boire. »

Et lui, le fossoir à l'épaule il s'en allait à son ouvrage. Un soir, ou plutôt à la nuit - car le pauvre bon vaillant travaillait jusqu'à nuit fermée, - un soir, la mère l'attendait sur la porte. Dès qu'elle l'a entendu, elle l'a appelé. Dès qu'il a été proche, elle lui a parlé.

« Garçon, il a passé trois hommes. Ils m'ont dit: "Voulezvous nous retirer, bonne femme, pour l'amour de Dieu? "

- Mère, vous l'avez fait?

- Oui, je l'ai fait, garçon. Je les ai fait manger et boire, puis je les ai menés au lit.

- Mère, ces trois hommes, comment sont-ils?

- Je ne peux pas dire comme ils sont: l'un a la lumière sur la face et les deux autres le soleil.

- Ha, mère, si c'étaient les trois maîtres que j'avais? Ce sera eux, ce sera eux! »

Il pose le fossoir, déchausse ses sabots, et à pieds de bas, sans faire plus de bruit qu'un chat, il va voir à la chambre.

Et c'étaient eux. - C'étaient saint Jean, saint Pierre, Notre-Seigneur. Mais cela, lui ne le savait pas. . .

« Ha, pauvre mère, qu'ils dorment bien. Demain matin, surtout, laissez-leur faire toute leur matinée, s'ils veulent. Ne les réveillez pas. »

Lui, le lendemain, au premier chant du coq il se lève. Au second chant, il est à son travail.

Un peu plus tard, les trois maîtres n'avaient pas bougé. Sur les huit heures la mère commence de penser: « Et si ces trois étaient malades? Et même s'ils étaient tous trois morts? »

Sur les neuf heures, tout doux, tout doucement elle va voir dans la chambre.

Et les trois maîtres n'étaient plus là. Dans le lit, plus personne. Mais en faisant le lit, n'y trouve-t-elle pas un sac tout gonflé, tout pesant?

Elle prend ce sac et y regarde. Elle court au champ et le montre à son fils.

« Mon Dieu, mère, tu dis vrai, c'est tout des écus d'or. Ils ont oublié ce sac. Il me faut le leur rapporter, je plante l'ouvrage et je cours après eux. »

Il déchausse ses sabots, il se met à la course. Enfin, enfin, du haut d'une côte il les voit tout là-bas, qui marchent. Et lui de courir, de courir. Du bas de cette côte, huchant entre ses mains, il les appelle.



« Hé, là-bas, hé, là-bas! Mes maîtres! Vous avez oublié ce sac.»

Ils se retournent du milieu du chemin. A l'ombrage d'un chêne, ils l'attendent.

« Ce sac, garçon, nous te le donnons; ce sac, qu'il soit pour toi. Et maintenant, écoute : en regagnant la maison de ta mère, tu vas passer près des châteaux de tes frères; eh bien, pour tant de bruit que tu entendes, ne te retourne pas.

- Maîtres, pour ma mère et pour moi, grand merci. Comme vous me dites de faire, je ferai. »

Et comme il l'avait promis, il l'a fait. Quand il a passé dans les vignes, près du château de l'aîné, il a entendu un grand bruit. Il ne s'est pas retourné. Il a tenu sa voie.

Sitôt passé le château du cadet, même bruit encore. Il ne s'est pas retourné non plus, tenant sa voie, tenant sa voie toujours.

Les deux châteaux de ses frères s'étaient effondrés de fond en comble. N'en restait qu'un peu de poudre au vent. Et pour eux, de toutes leurs bombances qu'une mauvaise fumée dans la tête.

Aîné, cadet, sont venus trouver la mère. Ils l'ont priée de les retirer.

Mais ils ont vite pris de l'ennui dans cette maison. Travailler comme le plus jeune, ils ne le voulaient pas, désormais.

« Toi, tu m'as donné deux écus, a dit la mère à son aîné.

En voilà quatre. Adieu, va-t'en, puisque tant tu veux t'en aller. »

Et au cadet:

« Toi, tu m'en avais donné quatre. En voilà huit, Adieu, va-t'en, puisque tant tu le veux aussi. »

Ils sont allés mendier le long des routes, rebutés, déboutés; couchant dans les meules s'ils pouvaient, mangeant des croûtes dures comme cailloux, s'ils en avaient, des pommes vertes toutes véreuses, s'ils en trouvaient.

La mère et son plus jeune sont demeurés à la maison. Ils ont mangé la soupe trois fois le jour, le dimanche bu le petit coup de vin. Ils n'ont manqué de rien, ayant vécu dans le bon courage, sous la grâce de Dieu.

*Ce qu'on va chercher on le trouve;*

*Et à chacun selon ses œuvres.*